

**Une formation in(ter)disciplinaire des informaticiens à Paris 8
Les concepts de l'ethnométhodologie comme moyens et fins de nouvelles « humanités »**

Pierre Quettier
MCF HDR
Département d'informatique
Université Paris 8

Résumé :

Si l'Université peut sans aucun doute former des professionnels répondant aux attentes du marché du travail, elle a le devoir de le faire avec une certaine « profondeur », c'est à dire en dotant ses étudiants des moyens intellectuels d'opérer une nécessaire distanciation vis à vis d'eux-mêmes mais aussi des modalités, des objectifs et des méthodes qu'ils mettront en œuvre pour satisfaire ces attentes. C'est la tâche que se sont fixés les initiateurs du DESS Ethnométhodologie et Informatique, sous la direction du regretté Yves Lecerf, à l'intention des informaticiens de l'Université Paris 8. La méthode est à la fois surprenante et évidente : former ces professionnels exactement comme sont formés les chercheurs en sciences sociales en vue de rendre compte « en vérité » des faits sociaux auxquels ils s'intéressent. Le choix de la discipline s'est porté sur l'ethnométhodologie. Cet article expose les raisons de ce choix et présente la manière par laquelle l'ethnométhodologie a ainsi été employée à la fois comme fin et moyen de la formation professionnelle de cadres de l'industrie informatique.

Auteur :

Pierre Quettier s'est d'abord formé à l'ingénierie de formation par l'éducation populaire à l'INFA. Puis, entré à l'Université pour le DESS Ethnométhodologie et Informatique, il a soutenu une thèse et une HDR en Science de l'Information-Communication avec pour objets les DISC (Dispositifs d'Ingénierie Socio-Cognitive). Il est aujourd'hui Maître de Conférences et dirige la spécialité M2 Conduite de Projets Informatiques du Master Informatique de Paris 8.

En 1967, Garfinkel introduisit ses *Recherches en ethnométhodologie* en rapprochant les procédures de sens commun des membres de celles des sociologues qui les étudient. Il affirmait ainsi, en substance [p.55 à 59], qu'en vertu des principes d'indexicalité et de réflexivité de l'action pratique, la sociologie savante¹ ne pouvait disposer d'un langage formel stable qui lui permettrait de se situer « au-dessus » du langage commun des membres et d'en rendre compte ; i.e. de faire de la science objective. A l'instar de la mort de l'art déclarée par Hegel en 1820 cette affirmation revenait à déclarer « morte » la sociologie formelle. Redoutable postulat qui vaudra à l'ethnométhodologie l'ire de la communauté. Mais du même coup, et ceci est plus important bien que méconnu du fait du radicalisme [De Fornel, Ogien, Quéré, 2001] du postulat précédent, Garfinkel redéfinissait *de facto* le programme d'une sociologie phénoménologique qui aurait pour objet les « sociologies profanes » et serait ainsi, pour paraphraser Edgar Morin, un sociologie de sociologie(s). La suite des *Recherches* et les travaux des ethnométhodologues se sont employés depuis lors à définir les frontières, les conditions et les moyens d'une telle sociologie « à moyenne portée ».

Yves Lecerf, membre fondateur de l'Université Paris 8, décédé en 1992, s'est pour sa part emparé avec pragmatisme des attendus d'une telle posture en prenant au pied de la lettre cette idée de « *raisonnement sociologique pratique* » des membres et en l'appliquant au métier d'informaticien.

1 Évoquée récemment comme « analyse formelle »

C'est ainsi qu'il avait créé le DESS Ethnométhodologie et Informatique dans le département informatique de l'Université Paris 8. Cet usage de l'éthnométhodologie comme fin et moyen de formation s'est avéré extrêmement efficient.

Dans le cadre de cet article et en rapport à la thématique de réflexion du colloque, je me limiterai à la présentation des contenus, théories et pratiques, de cette formation. Ces contenus fondés sur une vision particulière de l'éthnométhodologie, ont été élaborés en deux décennies par l'action et de la réflexion de trois responsables de formation successifs : Yves Lecerf, Jean-François Dégremont et moi-même. De nombreux enseignants ont contribué à cette réflexion/action. Pour ne citer que ceux qui sont intervenus de façon importante et le plus récemment : Philippe Amiel, Thierry Baffoy, Maryz Courberand, Yann Kilborne, Georges Lapassade, Paul Loubière, Guy Magen et Patrice Ville. Pour simplifier, j'emploierai la première personne du singulier pour exprimer l'état actuel de cette recherche-action transgénérationnelle. Je présenterai en premier lieu la justification épistémologique de l'usage d'un haut niveau de discipline scientifique pour la formation de professionnels (l'éthnométhodologie comme finalité). Dans un deuxième temps, j'exposerai les contenus de la formation en termes de concepts principaux mis à l'œuvre et de productions attendues des apprenants (l'éthnométhodologie comme moyens).

L'éthnométhodologie comme finalité : de l'utilité de former des informaticiens ethnométhodologues

Le métier d'informaticien proprement dit consiste à concevoir ou adapter des dispositifs informatiques (matériel et logiciel) pour répondre aux besoins d'utilisateurs. (1) Au niveau le plus élémentaire, il s'agit d'écrire des programmes en langages informatiques exécutables sur des machines appropriées aux besoins des utilisateurs. L'informaticien est alors un programmeur. (2) Les programmes sont écrits en conformité avec des spécifications fonctionnelles produites en amont par des analystes. L'informaticien, le même souvent, est alors « analyste » ou « analyste-programmeur ». (3) Les spécifications fonctionnelles sont elles-mêmes écrites à partir d'un descriptif des besoins et des attentes des utilisateurs - le cahier des charges. L'informaticien est alors en position d'assistance à maîtrise d'ouvrage (AMOA). En rétablissant la chronologie des opérations on voit qu'il s'agit là *d'observer, de décrire, de catégoriser et d'analyser une réalité sociale* organisée puis de la traduire dans les termes d'un langage formel interprétable par des machines.

Par ailleurs, comme pour d'autres métiers techniques, la carrière évolue souvent vers des fonctions de direction d'équipes et, en l'occurrence, de chef de projets. Dans ces circonstances également il s'agira *d'observer, de décrire, de catégoriser et d'analyser une réalité sociale* - celle des équipes. Le nouveau manager fera pour cela usage de son « sens commun » ou de catégories « prêtes à porter » fournies par les méthodes de management et autres *team building*, dérivées plus ou moins directement des sciences humaines et sociales. Dans un cas comme dans l'autre, ces opérations conditionnent la fiabilité des informations sur lesquels se fondent l'ensemble des processus de communication et d'interaction des dispositifs professionnels.

Garfinkel a utilisé l'expression de « sociologie profane » pour qualifier ces activités, d'observation, de description, de catégorisation et d'analyse au moyen d'un formalisme de « sens commun », par lesquelles les membres organisent les éléments de leur environnement en vue de prendre les décisions nécessaires à la bonne conduite de leurs affaires. En employant ce terme de sociologie, il attribuait à ces activités la qualité de rationalité et la visée universelle de la Science. En qualifiant cette sociologie de profane, il signifiait qu'elle n'est pas un sujet pour elle-même. Qu'elle ne soit pas un sujet pour elle-même ne signifie pas qu'elle ne pourra pas s'intéresser à elle-même ; elle le fait même très souvent. Cela signifie simplement quelle ne s'y intéressera jamais en dehors de raisons pratiques spécifiques quelle aurait de le faire en vue d'atteindre ses objectifs [Garfinkel, 2007: 59-64].

Cette qualification et cette définition redéfinissent *a contrario* la sociologie savante, selon

Garfinkel, à la fois comme possédant l'attribut de rationalité et l'intention d'universalisme mais aussi et surtout comme s'intéressant au phénomène même du « fait social », à commencer par le sien propre. Ses sujets d'études de prédilection sont donc « ces procédures d'observation, de description, de catégorisation, d'analyse au moyen d'un formalisme de sens commun par lesquelles les membres organisent leur environnement en vue de prendre les décisions nécessaires à la conduite de leurs affaires » [supra]. Elle ne s'y intéresse pour aucune autre raison que l'intérêt qu'elle a à le faire et parce que c'est sa mission.

Yves Lecerf avait de toute autre motivations pour promouvoir l'enseignement et l'usage d'une telle sociologie dans le cadre d'un diplôme de troisième cycle universitaire, une raison pratique et une raison éthique. S'il est vrai en effet que les activités informaticiennes mettent en œuvre à leurs différents niveaux (techniciens - managers) des opérations que Garfinkel définit comme relevant de la sociologie profane, nous remarquons que, à l'instar de la sociologie savante, il s'agit là d'activités professionnelles, donc expertes, qui interviennent *in fine* avec autorité sur la réalité de la vie ordinaire de gens et sans leur demander véritablement leur avis. S'agissant des informaticiens, le produit de cette activité s'impose aux membres par le truchement, éminemment contraignant, des machines « les » administrant. S'agissant de managers, c'est évidemment grâce au pouvoir conféré par les institutions que leur *cogito* de sociologues profanes s'impose à leurs collaborateurs. En faire des ethnométhodologues conscients de la subjectivité des procédures rationnelles de l'action pratique - les leurs et celles des différents acteurs auxquels ils ont affaire - en faisait de meilleurs informaticiens, plus pragmatiques, dans l'immédiat et, pour l'avenir, des managers mieux distancés. La réalité des carrières a dans la très grande majorité des cas prouvé l'efficacité d'une telle visée.

Au-delà de son radicalisme [De Fornel, Ogien, Quéré, 2001] opérant directement l'exposition au doute cartésien, l'ethnométhodologie présentait également quelques avantages pratiques. (1) Elle était pédagogique par le choix des cas exemplifiant ses concepts théoriques et par sa filiation au socio-constructivisme pragmatique, (2) elle avait une apparence de contre-culture héritée des années soixante susceptible de parler directement aux étudiants et bienvenue dans une Université fortement marquée à gauche et (3), concernant plus spécifiquement les informaticiens, elle était « centrée sur les procédures », donc compatible de prime abord avec l'entendement d'étudiants n'ayant éventuellement pas encore réalisé, comme se plaisait à le répéter avec humour Yves Lecerf, que « *le monde n'est pas peuplé de machines* ».

Par la suite, le DESS Ethnométhodologie et Informatique s'est ouvert pour accueillir des étudiants venus de différents horizons disciplinaires (informatique, hypermédia, histoire, ethnologie, linguistique, sciences de l'éducation, psychologie, gestion, etc.) ou professionnels (travail social, formation d'adultes, arts, conduite de bus, médecine douce, coaching, sports, etc.). On y formait ainsi exactement de la même façon des professionnels et de futurs chercheurs ... en en faisant des chercheurs. Chacun y déconstruisait/reconstruisait son activité, métier ou discipline sur le modèle de ce qui avait été accompli pour l'informatique (*supra*). Dans un esprit de compagnonnage mêlant passion, décontraction et sérieux, les concepts de l'ethnométhodologie y étaient ainsi mis à contribution à la fois comme connaissances mais également comme moyens réflexifs d'une formation intensive en sciences sociales. Ce dispositif se prolonge aujourd'hui dans la formation de chefs de projets informatiques que je dirige. J'en parlerai donc au présent.

L'ethnométhodologie comme moyen : la mise en œuvre des concepts en formation

A l'issue de la formation, les étudiants doivent avoir compris ce qu'est l'ethnométhodologie, quelle en est l'utilité en sciences sociales et quelles usages ils peuvent en faire dans le cadre de leurs activités professionnelles. Ceci est attesté par la production d'un mémoire original de cent cinquante page environ ; mémoire composé de différentes parties permettant, chacune à leur manière, d'attester pleinement de cette acquisition de connaissances et de compétences. Il est important de noter d'emblée qu'être encouragé à s'intéresser aux processus de raisonnements pratiques, faits de

langage, en faisant usage de la langue, donc de ces mêmes processus (et comment faire autrement ?), revient très exactement à recevoir l'injonction de saisir de l'eau avec de l'eau : aucun moyen d'éviter la contamination. Est immédiatement saisi qui croyait saisir. En l'occurrence, cette contamination réflexive constitue très exactement l'objectif opérationnel du mémoire.

Les japonais qui sont de grands experts de la conception de formes de la culture ont forgés un concept pour désigner le travail qu'ils opèrent régulièrement sur un ensemble stabilisé de formes fonctionnelles en vue de l'améliorer. Ils nomment cette procédure « reconsidérer l'existant » (*kanseido-o takameru*)². Elle consiste à revisiter systématiquement les procédures établies, à mesurer leur efficacité sur la durée, à en évaluer sans concession la fonctionnalité, à rêver, le mot n'est pas trop fort, diverses alternatives qui feraient mieux, différemment, moins cher, etc. On peut comparer l'engagement d'une personne dans le cursus d'ethnométhodologie appliquée à une telle opération radicale sur les procédures mêmes par lesquelles cette personne observe, décrit, analyse la réalité qui l'entoure ; que ces procédures lui soient propres, qu'elle les ait héritées de son éducation ou adoptées d'une manière ou d'une autre sur son parcours. Il s'agit là de remettre sur le métier l'épistémologie, au sens de Bateson [1989 : 39], qui lui a permis de survivre et de préserver sa santé mentale jusqu'à ce jour. Rude tâche s'il en est, accomplie le plus classiquement du monde par une forte exposition à la théorie doublée d'une mise en pratique en milieu *ad hoc*.

Pour la théorie, il s'agit de l'exposé des concepts de l'ethnométhodologie par différents enseignants, issus de différentes disciplines (philosophie, mathématiques, linguistique, systémique, psychosociologie, sociologie, etc.), présentant de ce fait l'ethnométhodologie en rapport à l'histoire de la pensée vue par chacune de ces disciplines et en faisant usage de leurs concepts. Pour la pratique, il s'agit de produire les travaux requis par les enseignants et de rédiger des parties du mémoire final. Évidemment la séparation entre théorie et pratique est toute instrumentale car en réalité la théorie est toujours une pratique (discursive) de la théorie et les travaux pratiques constituent toujours un apport théorique soit parce qu'ils correspondent à une pratique historique du courant qualitatif en sociologie soit parce qu'ils sont conçus comme des exemples se suffisant à eux-mêmes de la théorie.

Dans le cadre de cet article, je donnerai un aperçu de quatre concepts et de leur effets en matière de « remise sur le métier » de la pensée. Je présenterai ensuite les pratiques principales de leur mise en œuvre.

Les concepts, une théorie pratique

Les concepts cardinaux de l'ethnométhodologie sont l'indexicalité et la réflexivité qui génèrent immédiatement les concepts d'allant de soi et d'accountabilité (*accountability*). Je me limiterai à ceux-là.

Indexicalité et allant-de-soi

Sur le principe, l'indexicalité découle d'une propriété de la langue par laquelle s'opère une ouverture du procès du sens à chaque fois qu'un élément d'un dispositif signifiant (représentation, mot, phrase, texte...) ne peut trouver son sens en lui-même. Le concept d'indexicalité lui-même apparaît utilisé par le linguiste Bar Hillel [1954] puis les ethnométhodologues, pour désigner le moment où cette quête des éléments de sens devient pragmatique : lorsqu'elle pointe (indexe) vers des éléments de l'action discursive non spécifiée par le texte ou le discours.

L'exemple le plus simple, et quelque peu caricatural, est celui des mots déictiques tels que « je », « hier », ou « ici » qui ne prennent sens qu'à condition de connaître le contexte du discours dans lequel ils sont utilisés. Bar Hillel a néanmoins une intention plus large. La formulation exacte qu'il emploie est « expression indexicale ». Une expression indexicale désigne tout élément du discours dont le sens est susceptible de varier selon le contexte d'occurrence et qui doit donc, tel un

2 L'équivalent français serait peut-être « remettre sur le métier ».

déictique, chercher son sens dans le contexte de l'action (*pragma*). Ce contexte désignant la situation mais également le sens que chaque interlocuteur donne à cette expression, il s'ensuit que tout élément lexical devient une expression indexicale et que son « remplissage » repose sur la certitude, ou la supposition, qu'ont le locuteur-émetteur et l'auditeur-récepteur de partager un référentiel commun [Loubière, Lecerf, 2007]. Poser le problème de l'indexicalité généralisée consiste à postuler qu'il n'est pas certain que l'émetteur et le récepteur puisse avoir un champ de références *vraiment* commun. Ce postulat est en effet raisonnable si l'on songe que le postulat inverse, celui qu'adopte les membres, supposerait, au minimum, que les acteurs aient des biographies strictement similaires leur faisant donner le même sens à toute chose, ce qui est rigoureusement impossible. La communication est donc possible (non interrompue) parce que nous assumons que nous nous comprenons *suffisamment* pour que nous n'ayons pas à perturber l'interaction en nous en préoccupant de clarifier les expressions indexicales.

C'est ici qu'intervient la notion d'allant-de-soi (*taken for granted*) empruntée à Schutz [1998 : 61-63] par Garfinkel pour désigner ces éléments explicites, non-dits ou si simplement afférant-à-la-situation pour que toute personne sensée en connaisse la réalité (un boulanger vend du pain, l'expression « ça va ? » est une entrée en matière, on est « chez soi » chez soi, etc.). Assumer ces choses comme allant-de-soi c'est être membre ; c'est être dans ce qu'Husserl nomme l'« attitude naturelle » [Husserl, 1970 : 37]. Qu'il aille de soi que nous nous comprenons est la condition préalable à l'établissement et au maintien de la communication « naturelle ». L'allant de soi, assumé dans l'action de communication, est donc une propriété de la communication (il la rend possible). En conséquence, le projet premier de la formation de « sociologues pratiques » responsables (informaticiens, managers, etc.) aux prémisses mêmes de la communication consistera à les faire sortir par tous les moyens possible de cette attitude naturelle afin même qu'ils en deviennent conscients. Cela est obtenu pour la théorie en poussant la démonstration de la notion d'indexicalité à son extrême comme je viens de le faire (nous devrions raisonnablement ne pas nous comprendre). Pour la pratique, Garfinkel [1963 (2006 : 370-381)] enjoignait à ses étudiants de ne rien assumer comme allant-de-soi dans diverses situations sociales familières (marchander dans un grand magasin, s'enquérir de ce que les gens voulaient dire lorsqu'ils demandaient « ça va ? » ou encore se conduire chez soi comme si l'on était pas « chez soi »)³. Les réactions ennuyés, explicatives voire agressives des interlocuteurs⁴ montraient alors à quel point le questionnement de ces allant-de-soi perturbait la (bonne) communication.

Exposer les étudiants de façon systématique, argumentée, répétée, diversifiée aux variantes disciplinaires de l'incertitude indexicale comme nous le faisons vise à les rendre incertains tel Descartes ou Tchouang Zeu se réveillant et doutant de ne pas être encore en train de dormir et rêver. Le processus de méditation cartésienne que l'on induit par cette exposition au concept d'indexicalité et à la réalité des allant-de-soi, en hyper-sensibilisant à l'incommunication constitue une propédeutique d'une incomparable efficacité aux arcanes de la communication.

Réflexivité et *account* :

Nous ne devrions donc ne pas nous comprendre, pourtant nous nous comprenons. Ceci est l'effet d'une autre propriété de la langue, la réflexivité. L'exemple canonique de la réflexivité est la file d'attente, à la fois déterminée (constituée) par les personnes qui la composent et les déterminant en retour par le « fait social »⁵ de ses interactions. Garfinkel qualifie la réflexivité d'« *essentielle* » et la définit comme propriété « *...des pratiques dans les activités organisées de la vie courante ; [et] des réalisations des sciences qui leur sont consacrées* » [2007, p. 59]. J'associe pour ma part l'opération réflexive au regard même que nous posons sur le monde⁶.

3 Nous nommons ceci, après Garfinkel, du terme anglais de *breaching* (pour « rupture de sens »).

4 Nous nommons ceci du terme latino-anglais d'*ad hocing* (pour « réparation » ou « remédiation » en situation (*ad hoc*) du sens).

5 Du verbe faire.

6 A l'instar de G. Bateson qui qualifiait d'épistémologique l'acte de voir [1996, p. 284-286].

La réflexivité est une propriété de l'esprit connaissant - i.e. de la cognition - manifestée dans la langue. La réflexivité est donc une propriété de la langue. La réflexivité opère ainsi, dans la cognition et dans le langage, la relation constitutive entre le tout d'un fait⁷ et ses parties. Les modalités de cette opération varient selon les instances dans lesquelles la réflexivité s'applique : 1) dans la cognition instantanée (ou vécue comme telle), 2) dans le temps, 3) dans l'action transitive ou intransitive et 4) dans l'interaction. J'ai détaillé ces différentes instanciations réflexives par ailleurs [Quettier, 2007] et je n'en alourdirai pas cet article de leur présentation. Je dirai néanmoins, que la conscience réflexive qui nous intéresse ici, celle que nous cherchons à développer chez nos étudiants, appartient, comme le pose Garfinkel, à l'ordre de l'action (3) et de l'interaction (4), mais aussi qu'elle est la conscience de l'ensemble des instanciations, susnommées de la réflexivité. En quelque sorte, et pour paraphraser à nouveau Edgar Morin, la conscience réflexive est la réflexivité de la réflexivité.

La réflexivité opère une clôture par laquelle l'esprit donne sens à un ensemble d'éléments et le constitue comme un tout qu'il peut nommer. Cette opération de clôture a pour préalable nécessaire celle de l'ouverture indexicale [*supra*]. Que cette ouverture soit consécutive à l'entrée dans du nouveau (un nouvelle œuvre, une nouvelle situation, etc.) ou à la sortie (*breaching* ou délitement) d'un sens ancien (d'une œuvre, d'une situation, etc.), elle place l'esprit en position de quête de sens. Par la suite, l'esprit, qu'il se déplace en réseau, comme lorsque l'on contemple une scène réelle ou un tableau, ou qu'il se déplace de manière linéaire, comme dans la lecture d'un livre ou la vision d'un film, opère le « procès » du sens par une alternance de clôtures et d'ouvertures. Les premières « affirment » le sens et les dernières l'infirmement, activant la quête d'éléments qui permettront de le réaffirmer, ou d'en affirmer un autre, lors la clôture suivante, etc.

La réflexivité des compte-rendus est, dit Garfinkel, essentiellement sans intérêt pour le membre (Garfinkel, 2007 : 59). « Essentially sans intérêt » signifie qu'elle est indissociable de la qualité de membre. Le membre (ci-devant « sociologue profane ») ne s'intéresse qu'au résultat, lui permettant de décider et d'agir avec autorité selon-la-logique-de-la-situation. S'intéresser à la réflexivité des pratiques d'action (le faire) et de discours (le dire) c'est voir l'une par l'autre comme autant d'*accounts* du sens commun du membre produits dans et par le cours de son processus d'action. S'intéresser à cette réflexivité des pratiques - à leur *accountability* - est la marque de la version garfinkeliennne du sociologue savant (ci-devant « ethnométhodologue »). L'intérêt pour la réflexivité des compte-rendus ayant pour corollaire la distanciation vis à vis de ces mêmes compte-rendus, l'objectif de la formation de sociologues responsables (chercheurs mais aussi informaticiens, managers, travailleurs sociaux, etc...) consistera donc nécessairement à faire en sorte qu'ils deviennent capables de s'intéresser aux *accountabilities* des pratiques des membres, les leurs comprises.

Pratiques

L'usage systématique de la réflexivité est le principe cardinal de l'ingénierie de cette formation. Elle est mise à contribution au travers des différents niveaux du dispositif. Au premier niveau se trouvent les techniques de formation par les concepts. En acquérant la connaissance des concepts d'indexicalité, d'allant-de-soi, de réflexivité et d'*accountability*, les étudiants entrent dans une première boucle réflexive de considération de leur propre mise en œuvre des propriétés indexicales et réflexives de la langue et des effets que cela a sur l'action. Les applications pratiques des concepts dans des exercices, en multipliant les boucles réflexives, viennent à la fois appuyer cet effet déstructurant mais aussi poser les bases d'une restructuration plus souple et plus robuste de leur intellect. Parmi ces techniques, je présenterai simplement et succinctement l'autobiographie raisonnée, le lexique d'ethnométhodologie, l'appartenance sociale au terrain et son corollaire l'indifférence ethnométhodologique.

7 J'adhère à la définition Wittgensteinienne du monde comme « ensemble des faits » (Wittgenstein, 1993 : 1.1)

Dire d'où l'on parle

L'un des papiers demandés très tôt aux étudiants est une autobiographie raisonnée de trois à dix pages. La raison pratique est que cette présentation de soi figure en introduction du mémoire. Le travail de terrain de ce mémoire comportant toujours à divers titres une forme ou une autre de recherche-action, l'objectif officiel est de présenter « le dispositif d'observation ». Ainsi, l'effet d'éventuels biais culturels susceptibles d'orienter les compte-rendus, au corps défendant de celui ou celle qui la mène, peuvent être mis en perspective et corrigés par le lecteur. L'histoire de l'émergence de cette conscience du regard en ethnologie [Albertini, 2004 : pp. 9-20] est bien entendu présentée avec toutes les références nécessaires.

Les autres aspects de la pratique autobiographique sont également abordés, à commencer par l'usage qui en est fait en formation depuis l'origine comme mode d'appropriation d'une histoire propre [Le Grand, Pineau, 1992]. Ces effets réflexifs sont directement vécus par les étudiants dans le cours de la rédaction de leur propre autobiographie.

Pour finir l'autobiographie est également présentée comme une des techniques de recueil des données de terrain utilisable pour la production du mémoire [Peneff, 1990].

(Re)produire le lexique

Apprendre c'est élargir son vocabulaire, en nommant de nouvelles « choses » ou « faits » ou en accédant à de nouvelles conceptions, donc définitions, de « choses » ou « faits » déjà connus. La tâche à laquelle s'attelle un apprenant peut donc être vue comme essentiellement lexicale : la description d'une situation professionnelle avec des concepts (méthodes, théorie, etc.) adaptés.

L'ethnométhodologie fonde son argument épistémologique radical sur deux propriétés de la langue. La propriété d'indexicalité qui « ouvre » le sens vers le contexte de l'énonciation jusqu'à un éventuel hors-sens (infinitude potentielle des indexicalités [Dégremont, 1989]) et celui de réflexivité qui opère la clôture circonstancielle du sens. De cette mise en scène élémentaire des conditions de productions (ou de doute) du sens commun découle les conditions et méthodes de l'observation et de la description du fait social contingent à la manière de l'ethnométhodologie. L'ethnométhodologie incarnée dans le cadre des enseignements étant elle-même un fait social contingent, il est normal qu'elle puisse et doivent être elle-même redéfinie par les acteurs sociaux. L'ensemble des concepts qui constitue ce fait social contingent forme ainsi un corpus cohérent mais à dimension variable selon le degré de précision ou d'exemplification auquel on désire arriver. Après avoir suivi des cours exposant de toutes les manières possibles (apparemment contradictoires même parfois) l'ensemble des concepts de l'ethnométhodologie, les étudiants sont enjoins d'en produire à leur tour une version personnelle. Ils ont toute latitude pour ce faire, depuis des lexiques académiques reformulant fidèlement les éléments des cours et ouvrages jusqu'à des lexiques très personnels créant des liens avec des éléments d'expérience vécue ou avec des concepts théoriques empruntés à d'autres disciplines scientifiques (l'éthologie, les sciences de la communication, l'informatique, l'histoire, etc.) ou à d'autres moments de la pensée philosophique (le scepticisme, le nominalisme, etc.).

Parler à propos de la langue requiert de faire usage d'un métalangage et c'est ce que nous faisons en permanence [Jakobson, 1963 : 217]. L'ethnométhodologie s'intéresse à ce métalangage comme constituant les ethnométhodes et l'ethnométhodologie est elle-même une forme sophistiquée de métalangage. L'indexicalité, la réflexivité et l'ensemble des concepts qui en découlent disent la fragilité et les conditions du sens. Simultanément, cette fragilité du sens est très précisément ce que l'étudiant éprouve alors qu'il s'évertue à « remplir » ces mêmes concepts de sens. Un peu à la manière d'une personne évacuant de l'eau sale d'une surface à l'aide d'un jet d'eau propre, la porosité entre langage-objet et métalangage oblige donc le locuteur à maintenir forte - à « implémenter » - dans son esprit et dans son discours, la dynamique de distinction. Cet exercice que je qualifierais de « densification cognitive » est très précisément le but de la trentaine de pages du lexique ethnométhodologique.

Devenir membre

Il est expressément demandé aux étudiants d'être membres d'un terrain d'étude, d'en partager les allant-de-soi. Être membre d'un terrain d'étude signifie en « parler la langue » de manière à interagir sans heurt avec les autres membres. Cela ne pose habituellement que peu de problème sur les lieux de stage dans un milieu professionnel familier. L'objectif de la formation consiste néanmoins à être capable de « devenir membre ». Nous nous proposons à cet effet aux étudiants un exercice plus difficile : la pratique des arts divinatoires.

Cet exercice, présenté en détail par J. F. Dégremonet lors du colloque « Contributions ethnométhodologiques à la Science de l'Information-Communication », consiste à inviter d'authentiques praticiens d'arts divinatoires tels que le Taro de Marseille, le I-Ching chinois ou l'astrologie occidentale, à venir exposer leur art et en faire la démonstration. Entre chacune des séances, des temps d'échanges permettent de tirer partie de l'expérience. A la question de « croire » ou de « ne pas croire » qui s'instaure rapidement dans le débat, l'objet de l'exercice consiste à substituer la capacité à « devenir membre » du monde de l'intervenant, à procéder aux inférences et inductions qu'il propose pour constater les effets du principe réflexif voulant qu'en substance, selon William Thomas, « si les hommes définissent leurs situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences » [1928 : 571-572]. Et de fait, en référence à la célèbre expérience de Garfinkel avec le thérapeute fictif [Garfinkel, 2007 : 150-174] l'interaction « affiliée » avec le devin permet effectivement de penser un problème d'une manière générant des explications et des solutions inédites et efficaces. L'effet formateur, instillant l'antidote en même temps que le poison, est obtenu par la multiplication des expériences d'affiliation/désaffiliation aux « mondes divinatoires » des intervenants et par les temps de discussion intermédiaires.

Se distancier : l'indifférence ethnométhodologique

En définitive, le mémoire final doit comporter une partie donnant à percevoir que l'étudiant est capable de neutraliser les effets de la réflexivité en se rendant indifférent au phénomène décrit pour en isoler les ethnométhodes. Apparentée à l'*epochè* ou l'*adiaphorie* grecques [Quettier, 2007 : 102], cette réduction est difficile pour un membre « naturel » du terrain, ce qui est le plus souvent le cas des étudiants. Dans les situations de forte implication, un simple signe probant que le mouvement de distanciation est amorcé suffit à satisfaire le jury. L'effet « viral » du processus ne fait ensuite, à l'expérience, que grandir.

Reflexivité des fins et des moyens

L'usage délibéré des propriétés réflexives de la langue, de l'action et de l'interaction constituent le cœur opérationnel de ce dispositif de formation. En premier lieu, les concepts, réflexivité comprise, sont réflexifs en ce qu'ils s'incluent au nombre des objets auxquels ils s'appliquent et « résonnent » systématiquement les uns avec les autres à l'intérieur d'un ensemble symbolique cohérent (l'ethnométhodologie) et incarné. Ensuite, les actions prescrites, premier « étage » du dispositif de formation, exigent toutes l'adoption d'une posture réflexive, que ce soit au niveau de l'acteur (histoire de vie), de sa pensée (concepts) ou de son action (terrain). Fins et moyens engagent ainsi, dans l'espace symbolique conventionnellement restreint du dispositif de formation, une « résonance réflexive » d'une densité inégalée dans les circonstances ordinaires de l'action sociale. Cette « résonance réflexive » des contenus et moyens constitue la dimension pédagogique d'un dispositif institutionnel à trois dimensions : dimension psychagogique, dimension sociale et dimension culturelle, un DISC⁸. Lui-même hautement réflexif, ce dispositif sécurise et finalise le processus de formation. En « faisant ce que l'on dit » et en « disant ce que l'on fait », le DISC élargit ainsi graduellement les boucles de résonance réflexive aux contextes de la formation et en valide ainsi les effets à très long terme.

8 Dispositif d'Ingénierie Socio-Cognitive [Quettier, 2007]

En sensibilisant ainsi les étudiants aux propriétés fondamentales de la langue et de l'action sociale, en leur donnant à voir et comprendre, à la manière des ethnométhodologues, les mécanismes constitutifs des phénomènes de communication qui en découlent et en leur donnant des connaissances, des méthodes et des compétences pour décrire la trame du « fait social » [Garfinkel, 2002, p. 91], nous pensons nous acquitter au mieux de notre mission d'enseignants-chercheurs de l'Université. Dans une époque où la surcharge informationnelle [Assadi & Denis, 2005] et la pression communicationnelle sont fortes et où les « effets systémiques » de cette omniprésence se font critiques, nous pensons que ces « humanités » d'un genre nouveau constituent un viatique des plus précieux dont l'enseignement supérieur se devrait d'être garant. La réforme LMD a eu « naturellement » raison de l'aspect inter-disciplinaire du DESS Ethnométhodologie et Informatique. Les principes formateurs perdurent aujourd'hui néanmoins dans le cadre de certains cursus tel celui du Master de Conduite de Projets Informatiques.

- ALBERTINI F., *Approche d'une économie communicative : l'exemple de la Corse*, HDR, Université de Corse du Sud, 2004.
- ASSADI H. & DENIS J., « Les usages de l'e-mail en entreprise : efficacité dans le travail ou surcharge informationnelle ? », in Kessous, E. et Metzger, J.-L. (dir.), *Le travail avec les technologies de l'information*, Paris, Hermes, 2005, pp. 135-155.
- DEGREMONT, J. F., *Ethnométhodologie et innovation technologique : Le cas du traitement automatique des langues naturelles*, Thèse, Paris 7, 1989, <http://www.vadeker.net/corpus/degremont/thesejfd.htm>.
- GARFINKEL H., *Recherches ethnométhodologiques*, PUF, 2007.
- GARFINKEL H., « A conception of an experiment with « trust » as a condition for stable actions » (1963), in *The production of Reality*, dir. Jodi O'Brien, Pine Forge Press, 2006.
- LE GRAND J. L., PINEAU G., *Les histoires de vie*, P.U.F. coll. Que sais-je ?, 1992.
- GARFINKEL H., *Ethnomethodology's Program - Working Out Durkheim's Aphorism*, Rowman Littlefield, 2002.
- GARFINKEL H., *Recherches ethnométhodologiques*, PUF, 2007.
- BATESON G. [1996], *Une unité du sacré – Quelques pas de plus vers une écologie de l'esprit*, Paris : Seuil.
- BATESON G., BATESON M. C., *La peur des anges*, Seuil, 1989.
- BAR-HILLEL Y., « Indexical expressions », in *Mind*, New series, Vol. 63, n° 251, pp. 359-379, Oxford University Press, 1954, <http://www.jstor.org/stable/2251354>.
- DE FORNEL M., OGIEN A., QUÉRÉ L. (dir.), *L'ethnométhodologie - Une sociologie radicale*, Éditions La Découverte, 2001.
- FISHER H., *L'histoire de l'art est terminée*, Balland Éditeur, 1981
- HUSSERL E., *L'idée de la phénoménologie*, PUF, 1970.
- JAKOBSON R., *Essais de linguistique générale - 1. Les fondations du langage*, Les éditions de minuit, 1963.
- LOUBIERE P., LECERF Y., « L'ethnométhodologie, un hyper-rationalisme », in *Cahiers d'ethnométhodologie n°2*, Les presses du Lema, 2008.
- PENEFF J., *La méthode biographique de l'école de Chicago à l'histoire orale*, A. Colin, 1990
- QUETTIER P., *Les Dispositifs d'Ingénierie Socio-Cognitive - contribution ethnométhodologique aux Sciences de l'Information et de la Communication*, H.D.R. 2007, à paraître aux Presses du LEMA.
- REY A., *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, Paris, 1992.
- SCHÜTZ A., *Eléments de sociologie phénoménologique*, L'Harmattan, 1998.
- THOMAS W., SWAINE D., *The child in America*, Alfred A. Knopf, 1928.
- WINKIN Y. (dir.), *La nouvelle communication*, Éditions du Seuil, 1981
- WINKIN Y., *La communication n'est pas une marchandise*, Editions Labor/Éditions Espace de Libertés, 2003
- WITTGENSTEIN L., *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, 1993.